Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 26

Artikel: Pas de sentiment !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193700

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

que, dans cette figure métaphorique, on l'a fait le symbole du repos.

La soupe s'installe sans façon dans tous les régimes, elle n'est repoussée par aucun docteur, c'est une amie des estomacs appauvris ; elle est complétement inoffensive, et si on la mange la première dans un repas, c'est aussi la première chose qu'on se permet de manger dans une convalescence. *La soupe à l'oignon* dissipe les fumées du vin, et souvent elle fut appelée avec succès à la suite d'un repas quand la tempérance en avait été bannie.

Enfin la soupe est le soutien de l'indigence ; a-t-elle besoin d'un autre titre pour devenir intéressante à nos yeux ?

PETIT-SENN

Pas de sentiment !

Les « Souvenirs » du chef d'escadron Dupuy, qui fut un des combattants des guerres de l'Empire, contiennent une bien amusante histoire. Il s'agit d'un de ces vétérans qui ne pouvaient rien concevoir en dehors du métier militaire, soldats admirables, mais époux médiocres, ainsi qu'on va le voir.

C'est à Anvers, où Napoléon a massé des troupes qu'il va jeter en Prusse. Un vieux sergent vient de descendre de garde. Il fume sa pipe devant la porte de la citadelle, avec satisfaction, lorsqu'une femme s'arrête tout à coup devant lui... et tombe dans ses bras.

Cette femme, c'est la sienne, qu'il n'a pas vue depuis des années et des années, et à laquelle il a « oublié » de donner de ses nouvelles. N'était-il pas toujours en campagne, toujours occupé à se battre ?

Elle a appris que le régiment de son mari se trouve pour quelque temps à Anvers, et, bravement, elle a fait le voyage, — un voyage bien long, à cette époque !

Les deux époux s'embrassent, et le sergent, sans se montrer curieux de l'existence de sa moitié pendant une si longue absence, n'éprouve pas le besoin de la questionner.

Seulement, il lui offre de venir dîner. Il la conduit dans un cabaret où, faisant lui-même honneur au repas qu'il a commandé, il lui conte en mangeant et en buvant ses hauts faits. La croix brille sur sa poitrine — et ce joujou-là ne s'y attache pas sans qu'on ait couru de rudes périls !

Le dîner fini, il fait à sa femme les honneurs de la ville, au pas de course, et il lui explique, à sa façon, les curiosités de la cité flamande.

Il arrive au port. Il lui montre les travaux de défense (car il n'y a que cela qui l'intéresse) ; puis, tout à coup, il quitte son ton d'obligeant « cicerone. » Il estime qu'il a suffisamment satisfait aux devoirs de la galanterie et que la visite de sa « légitime, » bien qu'il y ait quelque dix ans de son dernier entretien avec elle, a assez duré.

Il la conduit sur les quais.

— Tu vois cette eau, lui dit-il avec un flegme parfait ; ça se nomme l'Escaut. Si dans une heure tu es encore à Anvers, tu y boiras « un coup de longueur. » Suffit !

Il l'embrasse une dernière fois — et il s'en va tranquillement, les mains dans ses poches, en sifflotant, la conscience en repos, en homme qui estime qu'il a agi le plus correctement du monde, et qu'on ne saurait lui demander davantage.

Ah mais ! c'est qu'ils n'entendaient pas être gênés par leurs femmes, ces « anciens ! »

Celle-là cependant, prétendait, après plusieurs jours de voyage, faire à Anvers un séjour un peu plus long.

Furieuse, elle va trouver le colonel de son mari, et elle lui expose son aventure. Elle n'est pas venue pour être congédiée aussi vite !

Le colonel sourit, lui concède que son mari s'est tenu assez rapidement quitte envers elle, et il fait appeler le sergent, pour lui adresser quelques remontrances. — Voyons ! que diable ! on ne renvoie pas ainsi une femme, à qui on n'a rien à reprocher et qui a fait des heures et des lieues pour rejoindre celui dont elle porte le nom.

— Mon colonel, reprend le vieux sergent, il y a trente ans que j'ai madame ; si vous voulez la garder autant, vous me ferez plaisir !

Ce fut tout ce qu'on put obtenir de lui. Pour le service, il était prêt à tout, mais, comme mari, il se refusait à faire plus !

Collection de mouchoirs. — On vient de mettre aux enchères à l'Hôtel-des-Ventes, à Paris, une collection de mouchoirs de poche, qui avait, sans doute, coûté bien des recherches à son possesseur. Cet amateur original s'était attaché à retrouver les types les plus caractéristiques de cet accessoire de la toilette. Il y avait là des mouchoirs de tous les temps, paraît-il, — du moins depuis le temps où l'usage se répandit communément de s'en servir, avec un raffinement dont on se passait dans les époques primitives.

Les plus anciennes pièces de la collection étaient des loques de tissus de soie. Pendant très longtemps, en effet, les prêtres, à l'autel, furent les seuls à se servir de mouchoirs, de façon à ne pas souiller le sol sacré, s'ils se fussent contentés d'un procédé plus cavalier et plus expéditif. Mais, lorsqu'ils avaient cessé d'officier, ils imitaient le commun des mortels. Les premiers traités publiés sur l'*usage du monde*, ne mentionnent pas l'habitude des mouchoirs. Ils indiquent naïvement la manière la plus séante de se moucher... avec les doigts. Ils recommandent de n'user que de la main gauche. La raison en était que cette main n'était pas celle qui prenait la nourriture en un temps où l'on n'avait pas encore inventé la fourchette ; car rois et princes, bourgeois et manants, tous mettaient la main au plat et mangeaient avec les doigts. Les gens bien élevés ne devaient prendre le morceau qu'avec trois doigts. Deux ou trois couteaux suffisaient pour toute une table, chacun empruntant celui de son voisin. Au commencement de notre siècle même, dans certaines provinces, et dans les plus grands dîners, on priait la plus jolie femme de vouloir bien retourner la salade « avec ses belles, ses blanches mains. » Elle ne pouvait refuser cet honneur.

Ces détails expliquent le soin avec lequel les invités se lavaient les mains immédiatement avant le repas. Ajoutons que dans tout l'Orient on mange encore uniquement avec *la fourchette du père Adam*. Louis XIV est le dernier souverain français qui ait mangé avec les doigts.

Par exemple, il n'était pas convenable de se les lécher ; aussi renouvelait-on les serviettes pendant le cours du repas. Les nappes étaient également mises à contribution par les doigts embarrassés.

* * *

Il paraît que, lorsque le mouchoir devint d'un usage universel, nos bons aïeux avaient pris d'abord la coutume — si étrange qu'elle puisse sembler — de s'offrir mutuellement celui qu'ils portaient sur eux, — ne fût-il même pas intact.

Un certain Antoine de Courtin, qui se piquait, lui aussi, de donner le ton à ses contemporains, entreprit, en 1675, de corriger cette habitude un peu trop... cordiale.

Il déclara qu'il n'était pas « honnête » de présenter son mouchoir à quelqu'un ; au moins, fallait-il attendre qu'on le réclamât comme un menu service.

Mais il faut croire qu'il était encore besoin de faire d'autres recommandations, car il insiste longuement sur le mauvais goût qu'il y a à se moucher sur sa manche, « par paresse ou négligence. »

Chose curieuse ! beaucoup de gens s'obstinaient à ne voir dans le mouchoir qu'un objet de luxe et de coquetterie. Ils en avaient bien un, mais ils ne s'en servaient pas. A la fin du XVIIIe siècle, il faut qu'un autre donneur de leçons rappelle que le mouchoir doit avoir une utilité pratique.

Ainsi les choses les plus simples en apparence, les plus naturelles, ont-elles